

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

PESSAH

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Les quatre questions du Ma Nichtana » : pourquoi ces questions ne sont pas réservées aux enfants, ce que chacun des quatre exils nous demande, quel est le vrai contraire du sage, et pourquoi on bénit l'herbe amère. Jusqu'à une question de boulanger : à quel moment exact la pâte devient-elle hamets ?



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Pessah

01 Les quatre questions ne sont pas faites que pour les enfants

02 Une seule question, quatre réponses

03 Babel, Madaï, Yavan, Édom : ce que chaque exil demande

04 La lèpre de la suffisance

05 Faut-il désespérer de l'exil ?

06 Le vrai contraire du sage

07 On bénit aussi l'herbe amère

08 Manger du pain, restituer un monde

09 Le blé, la figue, la vigne, l'étrog

10 Le serpent sur le front des rois

11 La question du sage et le goût de l'afikoman

12 Le hamets naît de l'oisiveté

Les quatre questions ne sont pas faites que pour les enfants



PRÉSENTATION

On confie le Ma nichtana au plus jeune, il le chante, et c'est très bien — à condition, dit le Rav, que les adultes n'en restent pas là. Car ces quatre questions ouvrent quatre voies de lecture.

LA QUESTION

Si les quatre questions correspondent à quatre âges que nous traversons tous, dans quel sens les parcourons-nous ?

LA RÉPONSE

Le pchat, la littéralité ; le drach, l'allégorie ; le remez, l'analogie ; le sod, le sens caché.

Quand on s'ouvre à ces quatre modes de pensée, les quatre questions prennent des allures entièrement différentes. Elles correspondent aux quatre niveaux d'interprétation, aux quatre types d'enfants que nous avons en face de nous, mais plus encore aux quatre âges que nous traversons au fil du temps.

On peut les parcourir dans le sens d'une évolution positive. Ou, malheureusement, dans celui d'un rejet total : on part du sage et l'on finit chez celui qui ne sait pas questionner. Et là, c'est malheureux : c'est que la question n'a pas été suffisamment réfléchie.

Car dans la racine du mot chana, il y a d'abord répéter, puis étudier, affûter, changer. Au fur et à mesure que nous revenons sur notre texte et l'approfondissons, nous nous imprégnons de cet enseignement, et un changement s'opère nécessairement.

CONCLUSION DU RAV

C'est très bien d'inciter un enfant à chanter les quatre questions, à condition qu'on n'en reste pas là au niveau des adultes.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle question de notre enfance n'avons-nous jamais reposée en adultes ? Que chaque adulte reprenne ce soir l'une des quatre questions et dise ce qu'elle lui demande aujourd'hui, à son âge.

Une seule question, quatre réponses



PRÉSENTATION

On lit d'habitude le Ma nichtana comme quatre questions. Le Rav propose de le lire autrement : une seule question — en quoi cette nuit est-elle différente ? — suivie de quatre réponses.

LA QUESTION

Qu'est-ce que l'enfant découvre vraiment quand on déplace le plateau au lieu de passer à table ?

LA RÉPONSE

« Ma nichtana halayla hazé mikol halélot ? » — En quoi cette nuit est-elle différente de toutes les nuits ?

Nous avons déplacé le plateau pour susciter l'attention de l'enfant, qui s'attendait à ce que l'on passe directement à table. Il va se demander pourquoi nous l'avons déplacé, pourquoi nous nous sommes mis à lire un texte, à réciter, à épiloguer sur le sens de la matsa.

Et ce qu'il découvre, c'est que nous sommes, et restons toujours, en exil. En exil, nous le sommes à n'importe quel moment de la vie : il ne faut pas se leurrer. Les quatre interrogations sont autant de réponses à l'unique question, et chacune dit à sa manière où nous nous trouvons.

La nuit est donc différente non parce qu'elle ferait oublier l'exil, mais parce qu'elle oblige à s'interroger sur lui — et à en tirer un enseignement.

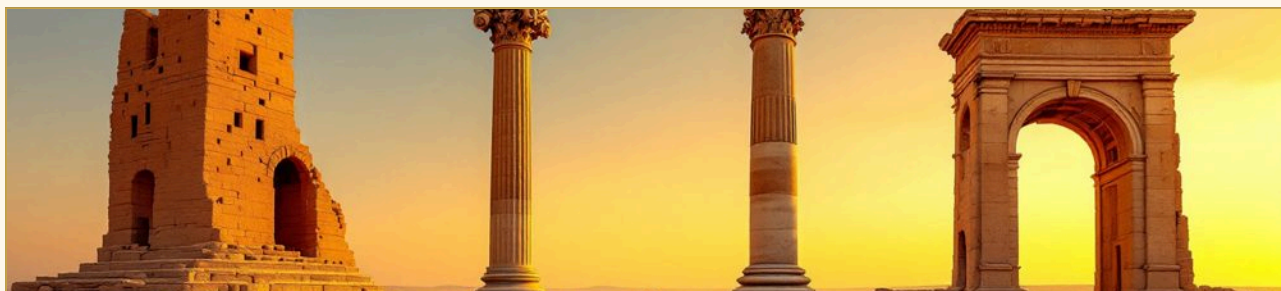
CONCLUSION DU RAV

En exil, nous le sommes à n'importe quel moment dans la vie. Il ne faut pas se leurrer.

LEÇON POUR LA TABLE

Le plateau déplacé interrompt une habitude. Quelle habitude de notre maison faudrait-il « déplacer » pour qu'un enfant pose enfin une vraie question ? Et quelle question nos enfants ne nous posent-ils plus ?

Babel, Madaï, Yavan, Édom : ce que chaque exil demande



PRÉSENTATION

Les quatre questions concernent aussi, selon le Rav, les quatre exils de l'être : Babel, Madaï, Yavan et Édom. Chacun pose au peuple juif une question différente, à laquelle il faut savoir répondre.

LA QUESTION

Que nous demande chacun des quatre exils, et pourquoi le dernier est-il le plus exigeant ?

LA RÉPONSE

« Sache quoi répondre à l'épicurien » (Pirké Avot 2, 14).

Babel interroge l'enseignement que l'on peut tirer de l'exil. Madaï, c'est le derekh erets : l'ouverture d'esprit sur d'autres cultures, d'autres modes de pensée, que nous intégrons, à condition de leur substituer une réponse tirée de l'analogie que nous faisons avec nos propres textes.

Yavan, la Grèce, c'est la rationalité : elle nous oblige à savoir répondre à l'épicurien, à la logique pure. Qu'à cela ne tienne.

Mais au-delà, il y a Édom, l'équivalent de Rome. Édom prétend intégrer toutes ces cultures, l'ouverture sur la science, l'ouverture sur la logique, et nous servir le tout, si bien qu'avec lui on peut se considérer comme ayant une culture générale vraiment très vaste. Nous devons répondre à tout cela.

CONCLUSION DU RAV

Nous nous devons de répondre à tout cela.

LEÇON POUR LA TABLE

Notre culture générale nous vient en grande partie de l'Occident. Qu'avons-nous appris d'une autre culture qui nous a enrichis ? Et à quelle question de notre époque ne savons-nous pas encore répondre à partir de nos propres sources ?

La lèpre de la suffisance



PRÉSENTATION

Cette semaine-là, on lisait la paracha de la tsaraat, qu'on traduit par lèpre. Le Rav en tire les plaies qui guettent celui qui veut répondre aux exils : se croire au-dessus, se dissoudre dans tout, croire tout limpide.

LA QUESTION

Quels excès rendent l'homme « lépreux » face au savoir, et que vient faire la kippa dans cette affaire ?

LA RÉPONSE

« Se'et, o sapa'hat, o bahéret » — une tumeur, une dartre ou une tache (Vayikra 13, 2).

Se'et, l'élévation : se croire mieux que les autres, n'avoir plus rien à apprendre. Sapa'hat : savoir qu'on ne connaît pas tout, mais s'ouvrir à n'importe quel courant, prendre l'accessoire pour l'essentiel et devenir l'annexe d'un autre savoir. Bahéret : croire que tout est limpide. Or aucune connaissance ne va sans une ombre, aussi fine qu'une pellicule.

D'où le couvre-chef porté avec humilité : à la voûte céleste, je substitue une petite voûte sur ma tête, qui me met en état d'écoute. Car la transparence n'existe pas. Le ciel n'est bleu que par accumulation de couches d'air transparentes. Le blanc est le mélange de toutes les couleurs en mouvement ; au repos, le même mélange donne du noir. D'où le talit noir et blanc, ou bleu et blanc : la ligne de partage entre la transparence, qui relève du céleste, et toutes les nuances de pensée.

Et qu'attend celui qui pêche ainsi ? Le netek, la rupture : il n'est plus connecté, et il souffre.

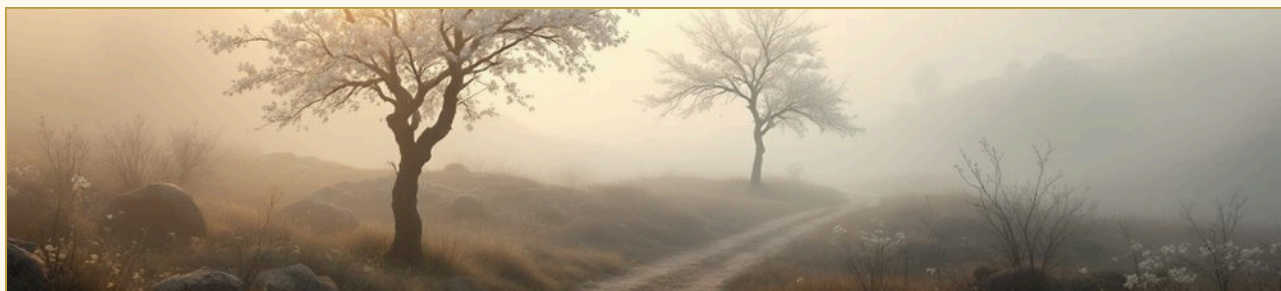
CONCLUSION DU RAV

La transparence relève du céleste ; elle n'est pas à mon niveau.

LEÇON POUR LA TABLE

Lequel des trois nous guette le plus : savoir tout mieux que les autres, adopter n'importe quelle mode d'idées, ou croire qu'une question est simple ? Que chacun donne un exemple récent — chez lui, pas chez les autres.

Faut-il désespérer de l'exil ?



PRÉSENTATION

Exil physique, quand on se plaît malgré tout là où l'on vit ; exil intellectuel, quand on ne trouve plus à qui parler ; exil spirituel, quand on perd ses repères. Quand tout arrive à la fois, dit le Rav, on est en Égypte — et le printemps attendu ne brille pas comme on l'aurait voulu.

LA QUESTION

Si nous restons conditionnés de toutes parts, faut-il sombrer dans la déprime — et que reste-t-il de notre liberté ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Non, c'est cela la réponse principale à tous nos questionnements.* »

L'exil intellectuel, c'est être incompris : cela arrive dans la société, avec les enfants, dans le couple. L'exil spirituel, c'est être désorienté, ne plus retrouver ses repères. Tout cela nous déconnecte de la réalité et de nos attentes.

Faut-il sombrer dans le désespoir ? Non. À partir du moment où l'on a intégré que la transparence de l'être relève d'un autre monde, ma tâche est, de jour en jour, de réduire l'opacité qui m'entoure, et d'implanter dans le labeur, dans la peine que je me donne, un avenir. C'est cela ma liberté, mon mouvement de libération.

Car nous restons conditionnés : par notre jour de naissance et notre échéance de vie, par la société où nous évoluons, par un savoir trop vaste pour être emmagasiné, par nos sentiments. Mais ce conditionnement, on en triomphe par la Torah, par une ascension spirituelle : cette verticalité de l'homme qui aspire à la hauteur.

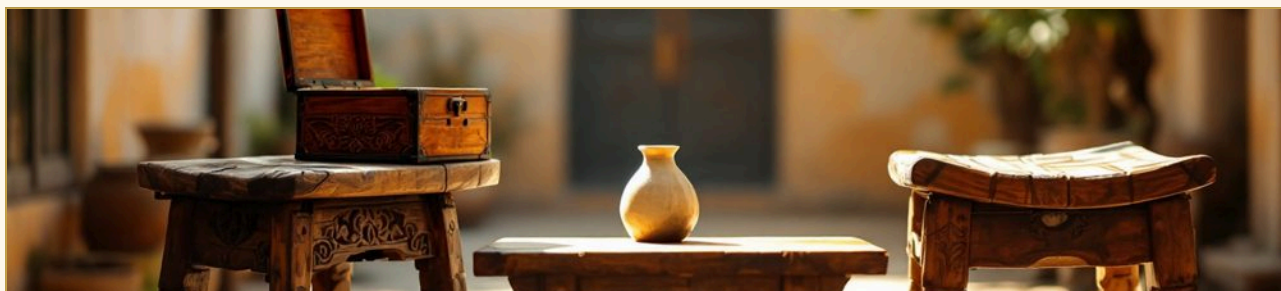
CONCLUSION DU RAV

Ce conditionnement, on en triomphe par la Torah.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans quel domaine nous sentons-nous incompris en ce moment : au travail, dans le couple, avec les enfants ? Plutôt que d'attendre une clarté totale, quelle petite part d'opacité pourrions-nous réduire cette semaine ?

Le vrai contraire du sage



PRÉSENTATION

Dans la Hagada, on oppose volontiers le sage au racha, le fidèle au contestataire. Le Rav pose une devinette à son auditoire : quel est vraiment le contraire du 'hakham ?

LA QUESTION

Pourquoi la Hagada ne fait-elle pas parler l'idiot, alors qu'elle fait parler le racha ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Le contraire de 'hakham, c'est tipech.* »

Le contraire du sage, ce n'est pas le racha, le mécréant. C'est le tipech, l'idiot. Alors pourquoi n'a-t-on pas écrit : « l'idiot, que dit-il ? » Parce qu'avec l'idiot, on ne parle pas : le dialogue est impossible.

Le racha vaut mieux que lui. Il a un sens critique développé — au point qu'on peut renverser la vapeur et le retrouver à côté du sage, à son service.

Et il ne faudrait pas, ajoute le Rav, commencer à établir des frontières entre ceux-ci et ceux-là. Chacun, à son niveau, a ses degrés d'ascension, depuis l'enfant chouchouté, roi de la maison, jusqu'à la haute sphère où seul un voile — ce que nous appelons le keter, la couronne — nous sépare de l'absolu.

CONCLUSION DU RAV

Avec un idiot, le dialogue est impossible. Le racha est encore mieux que lui.

LEÇON POUR LA TABLE

Une critique, même dure, est encore une forme de dialogue ; l'indifférence n'en est pas. Qui, chez nous, conteste — et l'écoutons-nous ? Et à quel sujet sommes-nous, nous, devenus indifférents au point de ne plus rien demander ?

On bénit aussi l'herbe amère



PRÉSENTATION

Le soir du Séder, on récite une bénédiction sur la matsa, et une autre sur le maror. On bénit le pain de la liberté, soit ; mais on bénit aussi l'herbe amère.

LA QUESTION

Pourquoi faire une bénédiction sur l'amertume — et à quel moment le maror devient-il dangereux ?

LA RÉPONSE

Maror et mavet, la mort, ont la même valeur numérique : 446.

Nous considérons que les peines que nous nous donnons valent une bénédiction. Elles sont porteuses d'un message, pourvu qu'on sache en tirer tout le sens, toute la richesse.

Mais parfois nous manquons d'outils, d'inspiration, d'intuition. Alors nous nous laissons emporter, et le maror devient synonyme de mavet, la mort : les deux mots ont la même valeur numérique.

Or nous sommes un peuple qui ne meurt pas : c'est vérifié. Nous avons traversé toutes les crises de l'humanité, nous y avons laissé des plumes, c'est vrai, mais nous sommes là — tels que nous avons été dans nos moments de gloire, capables d'entendre la parole de D' et de faire naître des prophètes de nos rangs.

CONCLUSION DU RAV

Nous avons laissé des plumes, c'est vrai, mais nous sommes là.

LEÇON POUR LA TABLE

Quelle peine de cette année a fini par porter un message ? Et laquelle reste encore une amertume sans sens ? Que chacun dise ce qui lui manquerait — un outil, une idée, une aide — pour transformer son maror en bénédiction.

Manger du pain, restituer un monde



PRÉSENTATION

Le seul commandement donné à Adam ne portait pas sur la prière ou la morale : il portait sur la nourriture. Et l'unique bénédiction que la Torah elle-même impose, le Birkat Hamazon, ne concerne que le repas de pain.

LA QUESTION

Pourquoi la Torah lie-t-elle si étroitement la vie de l'esprit à ce que l'on mange ?

LA RÉPONSE

« Tu mangeras, tu te rassasieras et tu béniras l'Éternel ton D' » (Devarim 8, 10).

Croître et se multiplier est une bénédiction ; mais l'ordre donné à Adam porte sur la consommation du fruit : de tous les arbres du jardin tu mangeras, sauf de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Est-ce le premier commandement que nous attendions du Créateur ? Pas le premier, dit le Rav : l'unique. Et nos sages disent que l'enfant ne commence à parler qu'après avoir goûté au blé.

Celui qui mange du pain intègre les éléments qui ont présidé à la formation de l'univers : la terre a produit la plante, la plante a nourri l'animal, l'animal a nourri l'homme, et l'homme restitue tout cela par son esprit à la source absolue de la création. C'est la restitution d'un monde, d'un microcosme enrichi.

Voilà pourquoi la question du sage porte sur la matsa : elle libère l'énergie de la matière, non pour nos plus bas instincts, mais pour l'élever à sa création première. Car tout pain que nous préparons est d'abord une matsa.

CONCLUSION DU RAV

C'est une restitution d'un monde, d'un microcosme enrichi, que l'homme porte en soi.

LEÇON POUR LA TABLE

Notre table, dit le Rav, est digne de bénédiction, comme un autel. Qu'est-ce qui, dans nos repas ordinaires, ressemble à une restitution, et qu'est-ce qui n'est que consommation ? Que pourrions-nous changer au prochain repas de Chabbat ?

Le blé, la figue, la vigne, l'étérog



PRÉSENTATION

Quel fruit Adam a-t-il mangé ? Nos sages ont proposé plusieurs réponses : le blé, la figue, le raisin, l'étérog. Pour le Rav, ce ne sont pas des hypothèses de botaniste, mais quatre manières de tomber.

LA QUESTION

Que dit chacun des quatre fruits de la faute d'Adam — et de la nôtre ?

LA RÉPONSE

Les opinions de nos sages sur l'arbre de la connaissance : le blé, la figue, la vigne, l'étérog.

Pour les uns, c'était le blé, qui était encore un arbre à l'époque et fut réduit à l'état de plante après la faute. Pour d'autres, Adam a cédé à la tentation du fruit doux de la figue, la teéna : une manière de s'affirmer — et nous savourons, malheureusement, l'interdit.

Pour d'autres encore, c'était la vigne : l'ivresse, qui fait perdre l'esprit et la conscience, mais qui ouvre aussi une porte au repentir. Et d'autres enfin disent : l'étérog, le cédrat, considéré comme un fruit parfait. Adam est tombé dans le piège de cette perfection qu'il s'est attribuée, et qui faisait de lui un créateur à l'égal de D'.

CONCLUSION DU RAV

Il est tombé dans le piège de cette perfection qu'il s'est attribuée.

LEÇON POUR LA TABLE

La douceur de l'interdit, l'ivresse qui fait oublier, la perfection qui nous fait juges de tout : laquelle de ces tentations est la plus forte à notre âge ? Que chaque génération autour de la table réponde pour elle-même.

SUJET 10

Le serpent sur le front des rois



PRÉSENTATION

Les rois d'Égypte portaient au front, sur leur couronne, une tête de serpent : pour eux, le symbole de la connaissance. Le Rav rapproche cette image du serpent du jardin d'Éden — et des tefillin.

LA QUESTION

Qui est vraiment le serpent qui parle à Adam, et qu'est-ce que la Torah a mis à sa place ?

LA RÉPONSE

« Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs » (Béréchit 3, 1).

Le na'hach qui parle à Adam n'est autre que l'homme. Ce n'est pas un animal qui se dresse devant lui de l'extérieur : le plus rusé, le plus savant, le plus sage, c'est l'homme. Il porte ce na'hach en lui — et avec lui le don d'aller de l'avant, l'intuition, l'imaginaire.

Les Égyptiens portaient le serpent au front. La Torah lui a substitué des parchemins : la proclamation de l'unité de D', la sanctification de tout premier-né, le rappel de la sortie d'Égypte, la nécessité du rachat. Quatre éléments, que l'on porte sur la tête.

Et l'on dit que le premier lépreux fut le serpent, c'est-à-dire l'homme au moment de sa faute. Car la lèpre n'est pas une maladie interne : elle n'attaque que la peau, l'enveloppe. Elle survient quand l'homme sort de son enveloppe et cesse de la considérer comme une limite.

CONCLUSION DU RAV

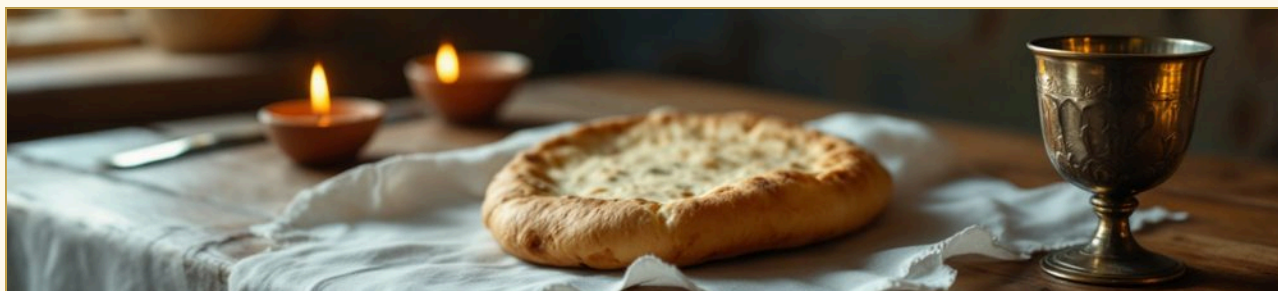
Ce serpent, c'est l'homme.

LEÇON POUR LA TABLE

L'intelligence peut couronner la ruse ou couronner l'unité. Qu'avons-nous « sur le front », c'est-à-dire en tête, quand nous prenons nos décisions ? Et quelle limite, dans notre vie, sommes-nous tentés de ne plus respecter ?

SUJET 11

La question du sage et le goût de l'afikoman



PRÉSENTATION

Le sage demande : « Que sont ces témoignages, ces décrets et ces lois que l'Éternel notre D' vous a prescrits ? » Et on lui répond par une règle étonnante : après l'agneau pascal, on ne termine pas par un dessert.

LA QUESTION

Pourquoi répondre à une question sur le sens des lois par une règle sur la fin du repas ?

LA RÉPONSE

« Ma haédot vehahoukim vehamichpatim » (Devarim 6, 20) ; « On ne conclut pas après le Pessah par un afikoman » (Michna Pessa'him 10, 8).

Ces lois, qui nous paraissent d'abord des 'houkim, des décrets, et qu'on enseigne comme tels, sont en réalité des édouyot : des témoins, des phares, des signes qui attestent de la parole que nous avons échangée avec le Créateur et qui est en dépôt chez nous. Nous ne les mettons pas à l'abri de toute logique : elles deviennent michpat, loi et jurisprudence que l'on peut discuter, puisqu'il y a soixante-dix façons d'aborder la Torah.

Et la réponse : on ne conclut pas par l'afikoman. Après qu'on a dépouillé l'agneau pascal de son côté idolâtre, de sa matérialité, qu'on en a fait un signe témoin de notre liberté et qu'on l'a restitué à son essence, il n'y a plus de victuailles, plus de douceur. On ne sort pas de là : c'est terminé.

C'est la saveur de l'acte accompli qui doit rester : notre libération au travers de la loi.

CONCLUSION DU RAV

C'est la saveur de cet acte que l'on a accompli dans la fête de Pessah qui doit rester.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a des moments dont on gâche le goût en passant trop vite à autre chose. Après quel moment fort de cette année aurions-nous dû « ne rien ajouter » ? Et quelle loi, que nous trouvions absurde, est devenue pour nous un témoin ?

SUJET 12

Le hamets naît de l'oisiveté



PRÉSENTATION

Le Rav termine son cours sur la première des quatre questions : cette nuit, tout est matsa. Et il pose une question de boulanger : à quel moment exact la pâte devient-elle hamets ?

LA QUESTION

Si la pâte ne lève pas tant qu'on la pétrit, de quoi le hamets est-il vraiment le signe ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « *Le hamets surgit dans l'oisiveté de l'être.* »

Tant que nous continuons à pétrir la pâte, il n'y a pas de hamets. Le hamets intervient lorsque nous avons cessé de pétrir, lorsque nous avons laissé la pâte au repos. Il surgit dans l'oisiveté de l'être : lorsqu'on s'ennuie, lorsqu'on ne trouve rien à faire.

Ce hamets a pourtant une saveur : c'est lui qui donne son goût au pain. Et à Chavouot, on apporte justement le pain levé. Mais pour apporter le pain levé, il faut d'abord être passé par la matsa : il faut se travailler constamment, pour ne pas s'enliser dans des problèmes de toutes sortes.

On nous a donné le Chabbat et les jours de fête, où nous sommes au repos. C'est justement dans ces moments-là que l'on peut vérifier où en est notre hamets.

CONCLUSION DU RAV

Il faut se travailler constamment pour ne pas s'enliser.

LEÇON POUR LA TABLE

Ce n'est pas l'effort qui nous abîme, c'est ce que nous laissons reposer trop longtemps. Qu'avons-nous cessé de « pétrir » — une amitié, une étude, une conversation ? Que pourrions-nous remettre en mouvement pendant les jours de fête ?